Réactionnaires 2.0

Péguy-Pasolini #03a

En 2013, l'espace public français a été le théâtre de manifestations, parfois violentes, contre la loi en discussion au parlement devant permettre à des couples de même sexe de se marier dans les mêmes conditions et en acquérant les mêmes droits qu'un couple de sexes opposés. Une grande partie de la droite et de l'extrême droite s'est alors mobilisée contre cette loi par des formes d'exhibition urbaines qui reprenaient dans une forme de pastiche les codes des manifestations « de gauche ». On a vu ainsi apparaître des drapeaux, des chansons, la reprise de slogans alors à la mode, comme le fameux « dégage ! » qui avait fait fortune pendant les Printemps arabe, ou encore l'éternel « On lâche rien ! ». « Sitting », installation de tentes « façon canal Saint-Martin », des jeunes faisant le « pogo » en scandant « Taubira, t'es foutue, les Français sont dans la rue ! »… Une vidéo explicite d'ailleurs cette tactique sémiotique, tentant de relier ces bouffonneries au Printemps de Prague en 1968, Solidarnosc en 1980, Tian Anmen en 1989, et, bien sûr, au Printemps arabe de 2011. Il est intéressant de remarquer que le mouvement prend ainsi en otage un appareil sémiotique, celui de la manifestation de rue, avec son matériel, ses codes, sa chorégraphie, et le retourne à son profit.

Bien sûr, il n'aura pas fallu plus d'une ou deux manifestations de ce type pour que le mouvement apparaisse pour ce qu'il est : conservateur, réactionnaire et abritant en son sein des groupes fascistes, racistes et antisémites. Derrière les hymnes et les chants des *Journées mondiales de la jeunesse*, on a ainsi pu entendre les vieux slogans de l'ignoble, ceux-là même dont on croyait qu'on ne les entendrait plus jamais sur les boulevards parisiens. Comme l'affirme le dicton populaire : « chassez le naturel… »

Ce qui a permis ce retournement sémiotique, c'est notre habitude de penser la manifestation de rue comme étant plutôt « de gauche », manifestation d'ailleurs comprise comme une des formes privilégiées de la révolution. Or, l'école nous a appris à considérer la révolution comme une chose « de gauche », c'est à dire, comme apportant le progrès, et luttant contre la tyrannie. En adoptant le terme « Printemps français », les manifestants de 2013 s'inscrivaient d'ailleurs dans une logique révolutionnaire. Qu'elle soit crédible ou non est une autre affaire.

Il n'en reste pas moins que, dans nos imaginaires, la révolution est « de gauche ».

Le révolutionnaire peut être sanguinaire, il n'en est pas moins progressiste.

À mieux y regarder, rien n'est moins certain.

La révolution n'est pas toujours de gauche. Le peuple, ou une partie du peuple, peut tout aussi bien se livrer à une révolution de droite, et parfois pieds et poings liés. Cette

habitude de penser la révolution comme apportant nécessairement un état meilleur pour le peuple est d'ailleurs à l'origine d'erreurs répétées dans l'interprétation des faits historiques.

En 1973, Pasolini dénonçait la société de consommation et l'installation du capitalisme libéral en Italie comme étant « La première Révolution de droite ». Il avait peut-être raison pour l'Italie. Mais, en France, Péguy, au tournant du siècle, avait été confronté à des forces révolutionnaires de droite et les avait combattues pendant l'Affaire Dreyfus. Il s'agissait alors de forces politiques réactionnaires et revanchardes souvent d'inspiration monarchiste, voire bonapartiste. On peut d'ailleurs considérer que « la Manif pour tous » est un lointain surgeon de cette extrême-droite préfasciste du début du 20ème siècle. On remarquera d'ailleurs qu'elle n'hésite pas à mêler les époques, accusant presque la gauche d'aujourd'hui d'avoir assassiné Marie-Antoinette, pire de l'assassiner de nouveau avec une œuvre d'art installée dans les jardins de Versailles. Il est vrai que cette même gauche peut, quant à elle, s'écharper encore sur la véritable nature de Robespierre.

Peu de temps après la mort de Pasolini commençait la révolution iranienne. Une partie de la classe politique française, notamment à gauche, lui appliquait alors sa grille de lecture habituelle. Si le shah était capitaliste et allié avec les États-Unis, il était donc de droite, et si Khomeiny était contre le shah et révolutionnaire, c'est qu'il était de gauche. Il allait donc de soi, si l'on était de gauche, d'être contre le shah et en faveur de Khomeiny, ce Khomeiny si familier qui partageait alors Neauphle le Château avec Marguerite Duras et que certains appelaient alors le Gandhi iranien. Aujourd'hui, le régime iranien n'est plus perçu comme « de gauche » depuis longtemps, ni par la gauche française, ni par la droite, d'ailleurs. C'est qu'une autre grille de lecture est appliquée : régime clérical versus démocratie laïque. Une dictature cléricale ne peut pas être de gauche. Une dictature laïque, oui. Tant qu'il y a Cuba… « Les Printemps arabes », quant à eux, ont d'emblée été perçus comme « de gauche », car ils se dressaient contre des régimes corrompus dictatoriaux, et n'étant pas mus par le cléricalisme. Mais l'étaient-ils vraiment ?

Puisque les réactionnaires, ceux que j'appelle les « réactionnaires 2.0 », activistes de l'internet, utilisent en les retournant à leur profit les codes de « la gauche » tels qu'installés dans nos imaginaires depuis cent-cinquante ans, il est logique et loyal que des groupes anti-réactionnaires utilisent eux aussi cette tactique du retournement. Le groupe, qui, à l'évidence, utilise le plus efficacement cette tactique du détournement sémiotique et du retournement sémiotique, ce sont les Femen. Les Femen se dénudent pour dénoncer la marchandisation du corps féminin. Elles simulent une pendaison pour vilipender l'exécution des prisonniers en Iran.

Pour autant, leur retournement me semble d'une autre nature que les singeries des bouffons de « la Manif pour tous ». Ce que posent les Femen dans l'espace public, c'est une performance qui, par sa littéralité, dépasse le cadre de l'interprétation, de la dénonciation et même de la révolte pour dire : « voyez, c'est comme cela que ça se passe ! Vous ne pouvez plus l'ignorer ! ».

Les Femen ne démontrent pas, elles montrent.

Elles utilisent la littéralité comme arme, et c'est ce qui fait leur force.

Il n'est en fait pas si facile de savoir si un mouvement insurrectionnel est progressiste ou non. En effet, tous se présentent face au peuple en brandissant l'étendard de la « libération ». Aucun d'entre eux ne proclame d'emblée son intention d'asservir le peuple. Cependant, il existe un test qui trompe rarement, celui de la littéralité. Il suffit en effet d'observer, de scruter, d'analyser les relations que ces mouvements entretiennent avec la littéralité pour déceler leur véritable nature. Ceux qui maîtrisent la littéralité et en jouent ont plus de chance d'être vraiment progressistes quand ceux qui croyant en jouer en sont le jouet ne sont très certainement que réactionnaires.

Pierre OUDART – février 2016